

« Présentation » en Folio, « notice » dans La Pléiade

par Jean-Pierre Lefebvre, qui a dirigé l'édition complète de Zweig en Pléiade

Le Monde d'hier est souvent défini comme « l'autobiographie » de Stefan Zweig, par l'effet d'un sous-titre qui convoque un point de vue d'outre-tombe : *Souvenirs d'un Européen*. L'ouvrage a été lu avec émotion, depuis sa parution en 1942, comme la dernière lettre d'un condamné innocent, l'ultime message d'une victime de la barbarie, dans l'ombre de la mort volontaire de l'auteur et de sa femme. Même Thomas Mann, qui avait peu de tendresse pour Stefan Zweig, semble avoir approché ce sentiment. Il ne fait aucun doute que cet affect a contribué au succès constant d'un livre publié peu après un suicide auquel la presse avait donné un retentissement mondial.

Il faut cependant imputer ce succès à des raisons plus intrinsèques et objectives, à l'alchimie particulière qui cristallise, autour de la sympathie émue pour le sort tragique de l'homme de lettres, quelques facteurs remarquables : l'inscription évidente et précise du *Monde d'hier* dans la partition historique traumatisante du xx^e siècle, l'indulgence nostalgique et durable des lecteurs à l'égard d'une Autriche-Hongrie exemptée de toute responsabilité dans les catastrophes de l'époque, l'incontestable qualité d'écriture de l'ensemble, l'absence de tout équivalent concurrent dans le monde du livre, enfin, un équilibre original entre l'objectivité apparente du vaste matériau historique évoqué et la subjectivité de la mémoire ou du jugement de l'individu Zweig. L'affect émotif lié aux circonstances de la parution rend cette alchimie efficiente et admirable : les lecteurs, de surcroît, y reconnaissent l'auteur de nouvelles tant aimées, où ils se sont eux-mêmes reconnus, se constituent dans le deuil en communauté, sinon en Église invisible. C'est encore cette dimension affective qui anime sans doute quelques réceptions moins favorables, dénonçant les omissions, les ambiguïtés et les dissimulations plus ou moins conscientes de l'ouvrage sur lesquelles les lecteurs non avertis ou aveuglés risquent de passer naïvement. À plusieurs égards, *Le Monde d'hier* est la matrice d'un vaste symptôme et la permanence de son succès un phénomène qui doit intéresser comme tel l'historien du xx^e siècle.

Ce n'est pas une autobiographie au sens strict ou ordinaire. Dans une lettre du 19 septembre 1941 à son traducteur argentin Alfredo Cahn¹, Zweig, qui avait songé d'abord au titre « Mes trois vies » (« Meine drei Leben »), en envisageait d'autres, en plusieurs langues, d'inscription plus historique, dans le registre nostalgique ou mélancolique : « Génération éprouvée » (« Geprüfte Generation »), « Ces jours enfuis » (« These Days Are Gone »), « Les Années qu'on ne fera pas revenir » (« Die unwiederbringlichen Jahre »), ou encore « Une vie pour l'Europe » (« Ein Leben für Europa ») et « Vie d'un Européen » (« Vida de un Europeo »).

En omettant d'y faire figurer les personnes de son entourage privé le plus proche (les femmes de sa vie, en particulier, pas plus que les amis intimes, n'y jouent pratiquement aucun rôle), en privilégiant l'évocation de figures historiques déjà reconnues, Zweig ne s'engage pas, malgré les apparences, dans le dégagement de la sphère subjective. Bien au contraire. Il la fait triompher. Il faut citer ici son biographe Serge Niémetz, également traducteur du *Monde d'hier* : « Plus d'un s'y est laissé prendre, et a lu *Le Monde d'hier* comme si chaque phrase en était d'une scrupuleuse exactitude, alors que l'auteur s'y révèle avant tout de façon subjective, comme malgré lui, dans son prodigieux talent d'évocation, mais aussi dans les distorsions du réel que son art exige, dans l'idéologie spontanée qui imprègne son livre et lui donne forme, et peut-être au premier chef dans l'insistance qu'il met à se présenter en humaniste apolitique, en Européen dont la culture pacifique et conciliatrice, synthèse d'apports judéo-chrétiens et antiques, germaniques et latins, unis par l'esprit des Lumières, est appelée malgré tout à transcender le mal historique². »

En intitulant son grand livre testamentaire *Le Monde d'hier*, Zweig insiste plus que ne le fait la langue française sur la « proximité » personnelle de cet « hier » englouti, dans le même temps que le déictique « le » élargit aux dimensions du monde entier l'univers humain, politique et culturel de la double monarchie austro-hongroise : comme si l'auteur avait pressenti, outre la nature universelle de la catastrophe en cours dont son pays natal était l'épicentre, l'intégration progressive de cet univers dans un monde « globalisé » (l'allemand a conservé ce mot anglais auquel le français a substitué « mondialisé ») où il n'existerait plus de zones vivantes pour soi dans un équilibre intérieur et une apparente sécurité, après un long cycle de désastres inclinant l'opinion générale à regretter la

¹ *Correspondance 1932-1942*, trad. par Laure Bernardi, Grasset, 2008, p. 399.

² Serge Niémetz, *Stefan Zweig : le voyageur et ses mondes*, Belfond, 1996, p. 524.

disparition d'une mythique Cacanie³, Atlantide idyllique et bonhomme, encore visible sur les seize images-seconde des vieilles actualités en noir et blanc, dont Zweig sait débusquer, à l'occasion, la part d'ombre.

Si l'on peut parler malgré tout d'une autobiographie, elle serait d'un troisième genre, ni récit éminemment personnel comme celui de Jakob Wassermann en 1921, *Mein Weg als Deutscher und Jude (Mon chemin d'Allemand et de Juif)* ni bilan résolument tourné vers l'extérieur comme celui que fait Heinrich Mann en 1945 dans *Ein Zeitalter wird besichtigt (Visite d'une époque)*. Dans ce troisième genre, le narrateur raconte sur le mode mineur du témoignage l'histoire que se raconte l'auteur. Mais dès lors que l'ensemble structuré par les principales phases de l'existence du sujet Stefan Zweig demeure entraîné par un vaste brassage du monde extérieur, il emmène en permanence ses lecteurs dans un carrousel de remarques personnelles pleines d'intelligence tournées tantôt vers l'histoire, tantôt vers la sociologie, tantôt vers l'analyse esthétique, anthropologique, psychologique ou explicitement politique. L'analyse du comportement ambigu de l'Angleterre à l'égard de l'Allemagne nationale-socialiste, par exemple, est tout à fait intéressante de la part d'un homme qui avait acquis la nationalité britannique et avait acheté une maison à Bath, l'antique Aquae Sulis, qui restait à l'Angleterre ce que Salzbourg avait été à l'Autriche. C'est ce kaléidoscope, en fin de compte, qui a fasciné et fascine encore les lecteurs.

L'ouvrage a irrité certains témoins du siècle : Hannah Arendt, en particulier, a vilipendé la mollesse et la cécité de Zweig face à l'antisémitisme autrichien dans le compte rendu rédigé pour le *Menorah Journal*, la revue qu'Israel Zangwill avait célébrée comme « l'unique périodique intellectuel dont dispose la communauté juive anglophone », et qui s'était fortement marquée à gauche dans les années 1930 sous l'impulsion d'Elliott E. Cohen et Herbert Solow⁴. La lecture du *Monde d'hier* pouvait cristalliser le souvenir des indécisions et fuites devant la prise de parti qui avaient émaillé la vie publique de l'auteur.

On ne perdra pas de vue cependant les conditions concrètes de sa rédaction, qui l'assignaient d'emblée à la subjectivité des archives mentales, loin de toutes les sources documentaires dont l'auteur aurait aimé disposer, qui parfois auraient pu le tirer d'affaire ou l'inciter à un souvenir plus complet, mais auraient plus vraisemblablement ralenti et inhibé la genèse de l'ouvrage. Le monde d'aujourd'hui avait englouti jusqu'aux archives de celui d'hier, mais offert ainsi à la mémoire de celui d'hier, par la grâce du poète exilé, un salut plus assuré.

Le manuscrit de la première version du *Monde d'hier*, intitulé dans un premier temps « Blick auf mein Leben » (« Regard sur ma vie »), comporte à la dernière page l'indication « Ossining [États-Unis], 1-30 juillet 1941 ». Il est rédigé à la main d'une écriture très serrée, et a fait l'objet d'une révision ultérieure, dans laquelle des passages entiers sont supprimés et d'autres introduits. Zweig l'a offert à la bibliothèque du Congrès à Washington, en remerciement des belles heures passées dans les bibliothèques publiques américaines. C'est Lotte Altmann, la seconde épouse de l'écrivain, qui a dactylographié le texte en intégrant toutes les corrections.

Dans ce manuscrit, à la fin du dernier chapitre, intitulé « L'Agonie de la paix », Zweig avait écrit sous la date trois phrases qu'il ne reprit pas dans la version définitive : « Tel fut le premier jour. Puis il en vint d'autres, clairs et sombres, ennuyeux et vides, vint tout le temps roulant de la guerre, dont je ne parle pas. Tandis que j'écrivais ces lignes, sa main écrit d'une écriture plus dure et plus sanglante sa chronique de bronze, et nous n'en sommes encore qu'au commencement du commencement. C'est seulement quand elle sera finie, qu'il conviendra pour nous de recommencer. »

À notre connaissance, il n'existe pas d'édition allemande annotée de cet ouvrage, expédié à l'éditeur quelques jours avant le suicide de Zweig et publié à titre posthume en 1942 aux Éditions Bermann-Fischer à Stockholm, sous le titre *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europaers*. Zweig avait songé quelque temps à publier la version allemande au Brésil.

³ La Double Monarchie est le nom donné à l'Empire austro-hongrois de 1867 à 1918, constitué d'un royaume (hongrois) et d'un empire (autrichien). Cet ensemble est nommé *Kaiserliche und königliche Monarchie* en allemand, abrégé en *K.u.K.*, puis *K.K.*, abréviations dont Robert Musil, dans *L'Homme sans qualité*, a fait les composants d'un nouveau nom ironique de l'Autriche-Hongrie, *Kakaniën* (« la Cacanie »).

⁴ Voir Hannah Arendt, « Portrait of a Period » (compte rendu de *The World of Yestday : An Autobiography by Stefan Zweig*), *The Menorah Journal*, vol. XXXI, n° 3, octobre-décembre 1943, p. 307-314.